

MAIRIE DES ARTS 2015



Il ne faut pas manquer le rendez-vous annuel que nous propose le « 6^e, ateliers d'artistes », dans la mairie d'arrondissement de la place Saint-Sulpice, aménagée pour l'occasion en galerie d'art. Cette exposition annuelle, nous la devons à Laurence Toussaint, aux encouragements de l'Association des anciens élèves de l'Ena et de sa présidente Christine Demesse, partenaires de cette aventure, et à la municipalité du quartier des artistes.

Cette année, l'événement réunit « **Par delà les limites** » des artistes que nous connaissons bien – leurs œuvres font la couverture de notre revue – et des artistes de la Catalogne insulaire à savoir de Majorque et de Minorque.

Chacun se souvient qu'un des anciens présidents de l'Associació d'Antics Alumnes de l'Escola Nacional d'Administració, Raphaël Alomar, possède des racines familiales majorquines et que s'il n'avait pas suivi un brillant cursus en France, il eût été une sommité artistique de Puig Major. Ces deux îles, la majeure comme la mineure, massifs de calcaire plantés en Méditerranée à quelque quarante lieues marines de la Catalogne où se situe le centre du monde au cœur de la gare de Perpignan, d'après Salvador Dali, ce Catalan des Catalans, ces deux îles sont une pépinière de talents au même titre que le 6^e atelier d'artistes.

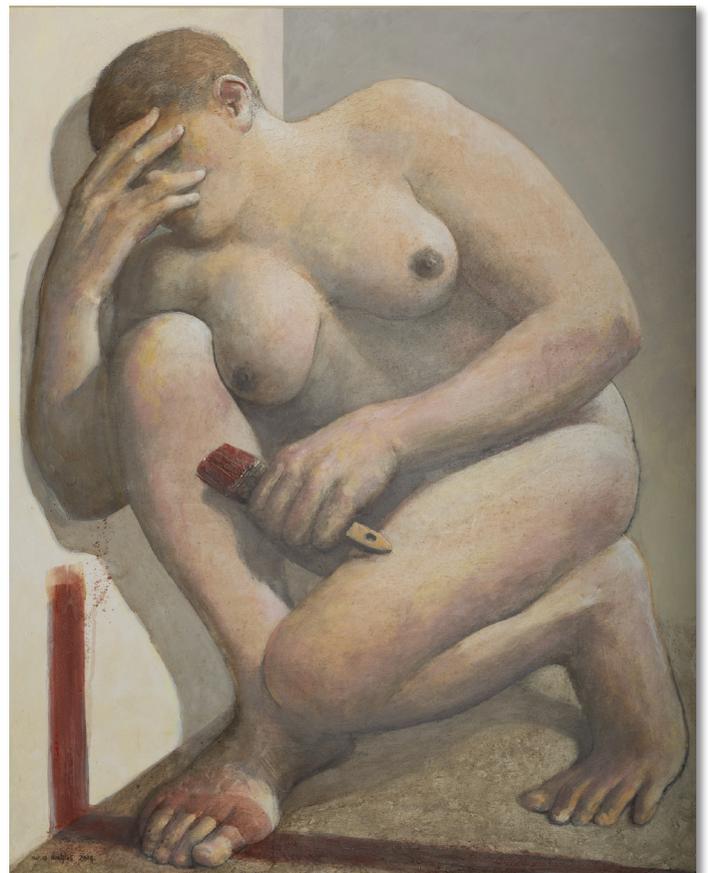
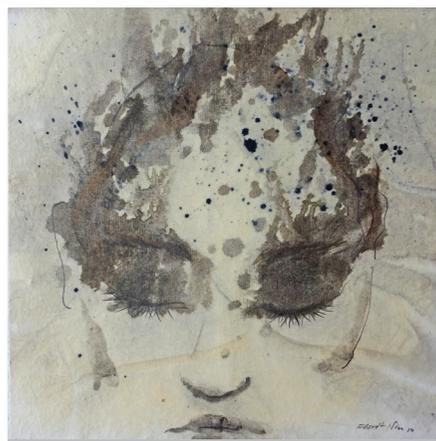
« L'enlèvement des filles de Leucippe » de Rubens inspire à Nietzsche cette observation générale : « Nous avons besoin de tout art pétulant, flottant, dansant, moqueur, enfantin, bienheureux, pour ne pas perdre cette liberté qui nous place au-dessus des choses et que notre idéal exige de nous. » Cette exposition répond à ce besoin. Certes, l'exubérance rubénienne, temps de crise oblige, y est peu visible, mais constamment suggérée. La femme, l'homme sont présents.

Ólé pour les Catalans

Matías Quetglas ouvre le bal.

Digne émule de Dali se peignant « en petite fille soulevant la peau de la mer pour regarder ce qu'il y a dessous », il expose deux autoportraits féminins, pinceau à la main.

Puis l'œil saute sur le portrait de la femme oiseau par **Xesc Florit Nin** qui fait pendant à celui de l'homme cerveau par le même, femme oiseau qui n'a rien de l'oiseau de malheur, rien d'un Horus femelle avide de pouvoir, rien de celui dont le vol « a la plupart du temps une signification grossièrement sensuelle » comme l'affirme sans le démontrer Freud, mais tout de ce symbole de la liberté qu'un insulaire prisonnier de son île est en mesure de ressentir dans la femme ailée dont on ne voit ici que le minois prolongé d'un long bec et dont on est en droit d'imaginer la musculature aérienne d'albatrós.



Dans une veine toute en subtilité, l'hyperréaliste **Antoni Socías** expose deux de ses œuvres, des doubles sans l'être. Le ciselage photographique du pinceau est mis au service d'une nature vivante improbable : une jeune femme, en débardeur et pantalon de pyjama, assise sur un fauteuil de toile, tenant au bout des doigts de ses deux mains une assiette à soupe en porcelaine blanche, le visage penché, torturé par une buche en bois de mer ligaturée contre son oreille droite par un cordage de chanvre qui lui fait trois fois le tour de la tête.



Longue vie aux 6^e

Ce volet de l'exposition évoque constamment les couvertures de cette revue.

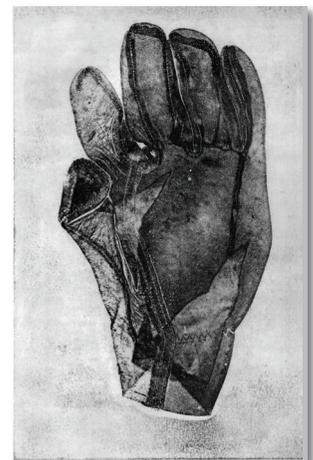
Florence de Ponthaud-Neyrat – émule d'un bâtisseur de cathédrale catalan – sculpte à son aise la nature avec la nature. Le matériau brut est issu d'une première transformation indépendante de sa volonté et sa volonté en fait une mante religieuse suspendue au-dessus de nos têtes en mobile. Seul le mâle y devine, couard, une œuvre glacée. Les autres y découvrent avec stupeur un art qui mime le mimétisme de la nature.



Il y a comme chacun sait l'hippocampoéléphantocamélos au nez cyranico-bergeracien d'Edmond Rostand. Il y a le « King Kong, gorille maous enlevant sous son aisselle pour la consommer au fond de la forêt profonde une jolie et séduisante négresse qu'il a au préalable totalement déshabillée pour faciliter le travail » du sculpteur animalier Emmanuel Frémiet . Nous en sommes loin, Dieu soit loué ! Il y a dorénavant tout aussi immédiatement fabuleux le « cheval abyssus » d'une sculptrice majeure : **Sophie Cavalie**. Un équidé marin à la queue sirénienne tronquée.

Quant à **Véronique de Guitarre**, peintre et graveur, connue pour sa passion des constructeurs navals, son parcours dans les forges et chantiers océaniques l'a conduit à s'emparer de quelques gants usés par des paumes calleuses au contact des aciers. Et ces gants par la magie d'un art éprouvé renaissent en mains de travailleur. Les interpréter comme les ruines vestigiales de la révolution industrielle, serait s'égarer. Ils rayonnent, au contraire, comme les icônes d'une manufacture vivante.

Closent ce rapide (et malheureusement trop sélectif) tour d'horizon d'une exposition qui réunit une vingtaine d'artistes, les magnifiques images exposées par **Laurence Toussaint**. Ses photographies ne sont pas celles des traits de scie de carriers aujourd'hui disparus, mais celles des petites sœurs de ce parallépipède rectangle venu de la nuit des temps qui se plante dans un coin perdu de la préhistoire à l'aube de « 2001 Odyssée de l'espace ». Là où Stanley Kubrick reste profondément ancré dans un univers masculin, n'a-t-elle pas, dans les perspectives ouvertes par la pierre blanche, redécouvert la féminité au plus profond des carrières de calcaire minorquines ?



Bernard Dujardin

Charles de Gaulle 1972